

CATHERINE GRONFIER BILLOUX

BIFFURE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538842

Dépôt légal : septembre 2026

« Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents, dans la mémoire des vivants. »

Jean d'Ormesson

À vous, chers disparus, dont les paroles, les souvenirs et les réflexions continuent de résonner bien au-delà de votre absence.

1 – Une position stratégique

Depuis plus de deux mois maintenant, tu étais là, à Rancourt. Il faut dire que la position était stratégique. En effet, le village était situé sur l'axe de communication allemand et cet axe, bien sûr, il fallait le rompre. Les ordres étaient clairs, il ne fallait rien céder, peu importe les pertes. D'ailleurs, comme d'habitude, ce n'était pas la mort de quelques soldats qui allait faire renoncer ces courageux gradés. Ils savaient ce qu'ils faisaient tout de même ! Le capitaine Didion suivait les ordres à la lettre. En même temps, il aurait fallu être stupide pour ne pas obéir. L'armée française n'hésitait pas à réunir un peloton d'exécution après un procès militaire qui s'apparentait davantage à une sombre mascarade. Pendant près de soixante-dix heures, l'artillerie avait bombardé le village et l'ennemi. Les cadavres de soldats allemands se comptaient par dizaines. Tu ne pouvais détacher ton regard de ce carnage. Pauvres gars ! Qui laissaient-ils ? Qui allait pleurer ces jeunes hommes qui avaient la vie devant eux ? Une mère, une épouse peut-être, allait bientôt être anéantie par la perte de l'être cher ! Des enfants ne connaîtraient jamais ce père mort en héros. Ils le verraient chaque jour sur une photo jaunissante à laquelle chacun allait s'habituer au fil des années. Elle serait là, au-dessus d'une commode, dans une chambre. Voilà ce qu'il resterait de ce héros !

Pour l'heure, les tirs avaient cessé et ce grand calme ne présageait rien de bon. Ce matin du 25 septembre 1916, le soleil brillait et rappelait que l'été n'était encore pas si loin. Tu l'avais apprécié cet été après un hiver rigoureux passé dans les tranchées froides et humides. Tu aurais aimé profiter de cette chaleur et de cette lumière matinale qui te rappelaient ta vie d'antan, tellement irréaliste pourtant que tu ne savais plus vraiment si elle avait existé. Mais l'ordre était maintenant très clair. Ces doux rayons de soleil allaient être les témoins d'un assaut attendu et redouté depuis des jours. Tu allais devoir sortir de la tranchée, affronter encore une fois le feu ennemi. Encore une fois, tu n'aurais pas le choix. Tu

allais t'efforcer de vaincre cette peur, celle qui vous broie les tripes, celle qui ne laisse place à aucune autre émotion. Tu en avais vu des soldats, gaillards pourtant, sortir de la tranchée sous la menace et là, ils appelaient leur mère, oui, ils l'appelaient comme si cette pauvre femme, anéantie par l'idée de perdre un fils, allait venir les sauver, leur prendre la main et les emmener loin de cette guerre. Toi, tu ne pouvais même plus prononcer ce simple mot : « maman ». Non, il ne serait là que pour évoquer une grande souffrance, un immense vide. Françoise, ta mère, avait quitté ce monde quelques mois avant ton départ ; elle n'avait jamais été de ces femmes impuissantes face au départ de leur fils. Elle s'était éteinte tout doucement, presque discrètement. Un jour, elle s'était blessée à la hanche et le mal s'était répandu. Elle savait qu'elle allait devoir renoncer à sa famille, laisser huit enfants et son mari. Elle avait fait preuve d'un courage exceptionnel, regardant la mort approcher avec dignité. Ses dernières pensées, ses dernières préoccupations étaient allées à sa famille à qui elle donnait ses ultimes recommandations : il allait falloir continuer sans elle. Quel courage ! Quelle abnégation !

Depuis, la mort, tu ne cessais de la côtoyer. Mais tu as eu alors l'intuition que c'était autre chose. Françoise, elle n'avait pas eu le choix, il avait bien fallu accepter de renoncer à cette vie. La maladie avait imposé son verdict. Toi, tu étais jeune, en pleine forme, la vie se proposait à toi comme une certitude, une chance à saisir. L'histoire de ta vie devait être écrite. Tu avais tant de projets, tant de choses à découvrir, à expérimenter. Tu ne voulais pas disparaître ainsi. Tu voulais un jour avoir une famille, des enfants qui seraient une continuité de toi, de ton histoire. Non, vraiment, il ne fallait pas laisser filer cette vie, là, dans ce dédale boueux, loin des tiens, si loin des tiens.

Alors, lorsqu'il a fallu effectivement sortir de la tranchée, tu as pris la décision de ne pas mourir dans cette sombre carrière. En renonçant à l'assaut ? Certainement pas, d'autres avaient été fusillés pour moins que ça. Non, ta décision, elle était bien plus puissante, elle venait du plus profond de toi. Cette guerre, tu lui ferais face. Petit soldat de première classe

du 151^e régiment d'infanterie, tu allais exécuter les ordres. Il fallait en finir et ça ne serait possible que lorsqu'il y aurait un vainqueur. Alors, tel un ouvrier s'attelant à sa tâche, tu as quitté ton repaire avec d'autres camarades d'infortune par ce matin ensoleillé de septembre. Cette fois-ci, tu ne serais pas blessé, tu l'avais déjà été à deux reprises, mais tu savais qu'aujourd'hui, ça n'arriverait pas. Tu es parti à la tête de ton escouade, porté par un courage sans pareil. Le fusil bien en main, la baïonnette menaçante, tu as foncé vers l'ennemi. Ces cochons de boches n'allaient pas t'empêcher de vivre cette vie, ça jamais !

Quel enfer ! Tu devais lutter, lutter chaque seconde pour éviter le feu ennemi, lutter chaque seconde pour ne pas t'apitoyer sur un camarade tombé, lutter chaque seconde pour porter l'attaque à ton tour et assurer ta survie. Tu avançais dans cette carrière avec un courage remarquable, le bruit était intenable, le sifflement des balles t'assailait, les explosions cognaient dans ta tête, faisaient vibrer ta poitrine au point de te laisser croire qu'elle allait être broyée.

Et ça a été une première victoire. Encore une fois, tu avais été exposé au feu ennemi et tu avais survécu. Pourtant, depuis le mois d'avril, les combats dans la Somme étaient d'une rare violence. Les soldats tombaient par centaines et tu avais déjà perdu grand nombre de tes camarades. Ce jour-là, tu es rentré au campement vidé, anéanti par un tel massacre, par le chagrin d'avoir vu mourir des compagnons avec qui tu discutais encore la veille. Mais toi, tu étais vivant. Tu avais bien cette douleur à la poitrine qui te coupait parfois le souffle, une douleur aiguë qui pouvait te faire douter, te faire croire que tu n'étais déjà plus parmi les vivants. Mais non, tu ne te trompais pas, tu faisais partie des vivants, ou plutôt des survivants dans cet enfer. La bataille de Rancourt, tu n'étais pas près de l'oublier.

Bien sûr, c'était une victoire, mais comment s'en réjouir ? Comment oublier tous les autres ? Pourquoi eux ne s'étaient-ils pas promis de survivre ? Pourquoi avais-tu été épargné ? Une simple promesse à soi-même avait-elle le pouvoir d'éloigner la mort ? Peut-être. Mais la guerre était loin d'être finie.

À ce moment-là, tu as eu l'étrange sentiment d'avoir échappé à quelque chose de terrible. À la mort sans doute. Avais-tu eu le don de forcer le destin et de changer le cours de l'histoire, de ton histoire ? Peut-être avais-tu d'abord été destiné à mourir là, dans cette carrière, à Rancourt, ce matin du lundi 25 septembre 1916.

En tout cas, tu ressentais en toi une puissance insoupçonnée, presque surnaturelle. Tu pouvais en être fier, car elle ne venait que de toi, tu n'avais pu compter que sur ta propre volonté. Ce courage, il te vaudrait les honneurs. On te remettrait la croix de guerre. Oui, toi, petit manœuvre des Houillères de Blanzey, tu recevrais les honneurs militaires. Tu n'aurais jamais imaginé une telle distinction. Tu aurais aimé partager ta fierté avec les tiens comme le faisait ce brave René, parti à l'assaut avec toi. Il écrivait une longue lettre à son père pour lui raconter ses exploits. Comme il allait être fier, ce père resté à l'arrière, inquiet du sort de son cher fils ! Toi, tu n'avais personne pour te confier. Tu aurais bien aimé avoir quelqu'un à qui écrire, quelqu'un à qui raconter cette guerre, quelqu'un à qui faire part de ta décision de ne pas mourir ici sous le feu des Allemands. Mais non, ta mère ne pouvait rien pour toi, et comme si cela ne suffisait pas, ton père, Benoît, ne serait pas d'un grand secours lui non plus. Il avait pourtant été de ces pères inquiets de voir partir leur fils à la guerre. Oh non ! Il ne l'avait pas montré. La guerre, c'était l'affaire des hommes et son fils devait accomplir son devoir. Tu étais son premier garçon, il y en aurait certes d'autres, mais tu avais ouvert une voie, celle du bonheur d'assurer sa lignée, de transmettre un nom auquel on tient tant. Alors, crois-le, il était fier, Benoît, lorsqu'il s'était présenté à la mairie de Montceau-les-Mines le 11 août 1893, accompagné de deux témoins, afin d'officialiser ta naissance. Ce père, tu ne le reverrais plus. Quelques mois après ton départ, il avait été emporté par la maladie. Un soir, au campement, alors que tu défendais ton titre de redoutable joueur de belote, un caporal maladroit était venu t'annoncer la terrible nouvelle, comme ça, sans ménagement, comme si tu allais accepter sans broncher un tel acharnement de la mort sur les tiens. Ta permission pour assister aux obsèques de ton père, on ne te l'a même pas accordée.

Tu allais bientôt être transféré avec ton régiment. Qu'allaient devenir tes frères et sœurs plus jeunes ? Léonie, de deux ans ta cadette, était dévouée, mais elle ne pouvait tout assumer. Elle avait longuement soigné votre mère lorsqu'elle était tombée malade, elle l'avait veillée jusqu'à son dernier souffle et elle s'était occupée de tant de choses après sa disparition. Anne, l'aînée, était mariée depuis plusieurs années et vivait à Jujurieux, elle travaillait aux soieries Bonnet avec son époux. Marie, quant à elle, s'était installée à Paris, son mari était un remarquable cuisinier. Jean-Mary avait trouvé une bonne place dans une usine de textile, ravi d'échapper à un emploi à la mine. Mais les deux petites, elles étaient encore tellement jeunes ! Julienne avait tout juste cinq ans lors de la mobilisation et Germaine à peine neuf ans. Les responsables de ton régiment n'avaient rien voulu savoir. Quelques orphelins, face à la défense de la patrie, n'avaient pas pesé bien lourd, les pauvres ! Tu avais juste reçu une lettre de ta sœur, Léonie, qui te disait que ton oncle et ta tante s'étaient dévoués et avaient recueilli Joanny, maintenant assez grand pour travailler. Elle ajoutait que c'était dur et tu t'en doutais, bien sûr. Mais que faire ? Ta présence auprès des tiens était évidente, mais tu ne pouvais te dérober. Ton devoir de soldat passait avant tout. Alors, c'était peut-être ça, le fait de savoir que là-bas, dans ce bassin minier où tu avais grandi, on avait besoin de toi, qui t'avait donné la force de lutter, de refuser cette terrible sentence : « Mort pour la France ».

Ce lundi 25 septembre 1916, l'armée française avait remporté une victoire. Elle avait repris le fameux cimetière de Rancourt, le village, puis les tranchées ennemies fortifiées, les terribles « portes de fer ». Quatre cents soldats allemands avaient été capturés et mille cinq cents mètres de terrain avaient été regagnés. Quelle victoire ! Mais à quel prix ? Combien de vies gâchées, perdues, anéanties ? Et pour quoi ? Quelques mètres ? Une position stratégique arrachée à l'ennemi ? L'homme est capable des pires horreurs quand il refuse de renoncer !

Voilà, telle était la situation en ce jour fatidique. Le lendemain, tu as été ravi de voir la relève arriver et t'offrir ainsi

quelques jours de répit. Mais il allait encore falloir résister, lutter pour survivre et gagner cette terrible guerre. Plus tard, à plusieurs reprises, tu as cru que tu ne pourrais pas la tenir, cette promesse faite à toi-même de ne pas mourir. Et cette douleur à la poitrine... Ça n'a pas été facile d'échapper à l'ennemi. Bien souvent, tu as été tenté de renoncer, de t'opposer aux ordres qui ne prenaient jamais pitié des pauvres soldats. Peu à peu, ton ennemi n'a pas été uniquement l'armée allemande, mais aussi l'armée française, celle à laquelle tu appartenais et qui ne tolérait aucune opposition. Elle envoyait ses hommes à la mort sans ménagement, sans le moindre état d'âme. À contrecœur, elle avait octroyé quelques permissions, mais sans nouvelles des tiens, tu n'as jamais profité de ces jours de répit pour rentrer chez toi. Tu préférerais retourner dans cette ferme où tu avais été si bien accueilli lors de l'été 1915 avec trois autres camarades. De ce petit groupe, il ne restait plus que toi. Germaine et son mari Mathurin te réservaient chaque fois un accueil chaleureux et l'aide que tu leur apportais à la ferme te laissait croire pendant quelques jours que la guerre n'existait plus.

Alors oui, tu as survécu. Tu le voyais clairement maintenant, cela ne faisait aucun doute. Tu as été un des rares à avoir échappé à ce carnage. Tu faisais partie d'une génération sacrifiée, mais tu allais rentrer chez toi. Cette vie, tu allais la vivre. Elle n'appartenait plus qu'à toi, à toi seul. Tu ne savais encore pas ce que tu allais en faire, mais au moins elle s'offrait à toi.